Territoires du cinéma autochtone : voies/voix de femmes

Miléna Santoro, Georgetown University

Dès l'invention du cinéma, les autochtones ont été devant les caméras, celles d'Edison autant que celles des frères Lumière, puisque parmi les premiers courts-métrages tournés au Canada à la fin du 19^e siècle on trouve des images des Mohawk. On pourrait donc dire que les territoires du cinéma autochtone sont originels, remontant à l'origine du 7^e art. Toutefois, être objet devant la caméra n'est pas la même chose que d'en contrôler les représentations. Michelle Raheja caractérise cette prise de contrôle et de parole comme une "souveraineté visuelle," où les peuples autochtones réclament leurs droits, leurs différences, et leur résistance aux récits des colonisateurs.¹

Comme c'est souvent le cas, au Canada cette souveraineté visuelle s'est exprimée d'abord par les hommes, mais aussi, et de plus en plus fréquemment aujourd'hui, les femmes autochtones prennent le "bâton à paroles" cinématographique pour attirer notre attention sur des situations et des histoires présentées de leur point de vue. Comme le dit ma collègue Karine Bertrand, le cinéma est "un médium idéal du transfert et/ou de la remédiation de la parole et des récits propres à la tradition orale et au savoir-être autochtones" (Karine Bertrand, 2020). Ces femmes cinéastes ont posé l'objectif sur des sujets difficiles, tels que la colonisation, les violences, les pensionnats, les disparitions et assassinats de femmes autochtones, ainsi que des enjeux contemporains, à l'image de la destruction environnementale et du changement climatique.

¹ Michelle Raheja, *Reservation Reelism. Redfacing, Visual Sovereignty, and Representations of Native Americans in Film*, U of Nebraska Press, 2011.

La voie que nous avons choisie pour illustrer cet atelier qui porte sur les “(Re)Présentations filmiques et femmes autochtones dans les Amériques” est avant tout celle des disparitions et assassinats de femmes autochtones, ce qu’on appelle en anglais MMIW – Missing and Murdered Indigenous Women. Pourquoi cette thématique? Tout d’abord, parce que c’est une question d’injustice sociale à une échelle hémisphérique, sinon mondiale. Pour ne prendre que le cas du Canada, celui qui me préoccupe, j’aimerais citer l’une de nos cinéastes invitées, Sonia Bonspille Boileau, qui, dans un entretien qui vient de paraître dans la *Revue canadienne d’études cinématographiques* rappelle:

La situation des femmes autochtones disparues et assassinées est très similaire aux États-Unis et au Canada. La seule différence, à mon avis, est que le gouvernement canadien, à ce stade, l’a reconnue. [...] L’Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées montre que le taux de disparition est beaucoup plus élevé chez les femmes autochtones que dans le reste de la population nationale. Il me semble qu’il est quatre fois plus important et, dans certaines provinces, comme au Manitoba, il est jusqu’à onze fois plus élevé que la moyenne nationale. Deux tiers des femmes autochtones seront victimes d’une forme de violence ou d’une agression au cours de leur vie. Et 50 % des victimes de la traite des êtres humains au Canada sont des femmes autochtones – 50 % ! Mais, il y a aujourd’hui une prise de conscience sociale : lentement, nous comprenons que cela existe.²

²Miléna Santoro et Laura Cahier, “Entretien avec la cinéaste Kanienkéhà:Ka (Mohawk), Sonia Bonspille Boileau,” *Canadian Journal of Film Studies / Revue canadienne d’études cinématographiques*, Volume 32 No. 1, Spring/Printemps 2023, Pp 122–138.

On est d'accord sur le point que la compréhension de l'existence du problème augmente, mais je m'empresse d'ajouter que même si le rapport final de l'Enquête nationale a fait date et a beaucoup avancé le discours autour du problème, il reste beaucoup de points aveugles et d'ignorance. Par exemple, le Rapport n'a pas pu confirmer ou établir des statistiques précises sur le nombre de femmes autochtones disparues ou assassinées, alors les chiffres qu'on en donne peuvent beaucoup varier. Par exemple, sur le site d'Amnesty Canada, ils citent un rapport du GRC portant sur la période de 1980 à 2012 qui ne compte qu'un peu plus de mille morts, mais les auteurs montrent ensuite à quel point ce chiffre offre un tableau incomplet, excluant de nombreuses victimes dont les morts n'ont pas été classifiées comme des homicides par les investigateurs.³ Selon l'Association de femmes autochtones du Canada, qui a produit un "Fact Sheet" en 2019, six sur dix crimes affectant les femmes autochtones ne sont pas portés à l'attention de la police,⁴ ce qui semblerait soutenir certaines personnes qui citent jusqu'à 5 ou 6 milles femmes disparues ou assassinées. Quant au rapport officiel de 2019, intitulé *Reclaiming Power and Place: The Final Report of the National Inquiry into Missing and Murdered Indigenous Women and Girls*, on y lit l'hypothèse suivante expliquant l'impossibilité d'établir un chiffre exact: "Thousands of women's deaths or disappearances have likely gone unrecorded over the decades, and many families likely did not feel ready or safe to share with the National Inquiry before our

³https://amnesty.ca/blog/missing-and-murdered-indigenous-women-facts/?gclid=CjwKCAjwgqejBhBAEiwAuWHioEhTHyRtACKs9_TQwWjDDujBTG9TZAm7xsOFLxrszvqqAu4pHzQelBoCUEUQAvD_BwE

⁴https://www.nwac.ca/assets-knowledge-centre/Fact_Sheet_Violence_Against_Aboriginal_Women_2022-05-06-192019_swwk.pdf

timelines required us to close registration.”⁵ Or, ce sur quoi le rapport insiste est qu’il s’agit bel et bien d’un génocide.

Génocide. Le mot semble fort, mais comment désigner autrement plusieurs siècles de colonisation, d’oppression, de politiques d’assimilation ou de dépossession de territoires, et de meurtres individuels ou collectifs des peuples autochtones, tant au Canada qu’ailleurs dans les Amériques? Il convient ici de reconnaître non seulement ces faits, leur vérité historique et leur persistance, mais aussi la résistance et la résilience des peuples autochtones qui affirment leur droit à l’existence, et refusent d’accepter la perte ou l’effacement de leurs langues, de leurs cultures et traditions, et de leurs territoires.

Cet atelier a ainsi pour objectif d’explorer les réalisations filmiques de femmes issues de divers Peuples, communautés ou Nations des Amériques, qui traitent directement des problèmes qui, de façon disproportionnée, affectent encore aujourd’hui les femmes autochtones. Nous voudrions mettre en lumière leurs thématiques et leurs choix esthétiques comme des outils de revendication politique ou d’émancipation individuelle ou collective, et comme moyen de reconstruire les mémoires face aux traumatismes multiples et intergénérationnels, y compris la disparition et l’assassinat de milliers de femmes autochtones.

C’est par le geste d’appropriation des outils et des territoires du cinéma, qui permet de faire entendre leurs voix et leurs histoires, que nous pourrions mieux comprendre en quoi consiste la “souveraineté visuelle” – ou plus largement représentationnelle - des peuples

⁵*Reclaiming Power and Place. Executive Summary of the Final Report: National Inquiry Into Missing And Murdered Indigenous Women And Girls*, p 3.

autochtones. C'est aussi par l'occasion de voir les films des réalisatrices présentes – Sonia Bonspille Boileau et Mélina Léon – que nous essayerons de rester à leur écoute, de forger de nouvelles alliances, et de travailler ensemble pour militer contre l'injustice, sur tous les territoires dont nous sommes originaires ou spécialistes. Moi-même, en tant que canadienne d'origine anglophone ayant grandi sur les territoires non-cédés des peuples Coast Salish, je me considère surtout comme une alliée en formation constante, qui préfère parler **avec** au lieu de parler **pour** les artistes des Premières Nations que j'admire et dont j'enseigne les oeuvres. C'est pour cela que nous avons entrepris le travail ardu de subventionner la venue de nos invitées pour les discussions et les premières des films. Nous leur sommes reconnaissantes d'être avec nous, et nous espérons que nos échanges en seront d'autant plus riches.

Je vais maintenant passer la parole à notre première intervenante...